

Livres

Numéro 771, mars-avril 2014

La retraite : une responsabilité collective

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71277ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

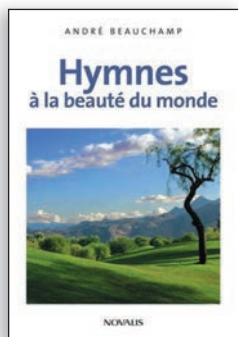
0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (771), 43–46.



LA CONVERSION ÉCOLOGIQUE

André Beauchamp
HYMNES À LA BEAUTÉ DU MONDE
 Montréal, Novalis, 2012, 70 p.
**REGARDS CRITIQUES
 SUR LA CONSOMMATION**
 Montréal, Novalis, 2012, 95 p.
**CHANGER LA SOCIÉTÉ.
 ESSAI SUR L'ÉCHEC EN COURS**
 Montréal, Novalis, 2013, 172 p.

À travers cette trilogie, André Beauchamp nous livre de manière concise et pédagogique son expérience de vie et sa réflexion appuyée sur des références à de nombreux auteurs contemporains dans des domaines très divers. Son souci est de nous appeler à une conversion écologique parce que notre rapport à la Terre est devenu inadéquat. Nous, les humains, risquons de mettre fin à l'aventure humaine; il nous faut prendre une autre route. Cette transformation de nos modes de vie nous invite à une transformation intérieure profonde. Ce qui nous est proposé ici est une nouvelle vision qui allie de manière indissociable les dimensions matérielle, économique, culturelle, politique et spirituelle de nos existences personnelle et collective. C'est là toute la richesse de cette synthèse.

Tout en respectant «la juste autonomie des réalités terrestres» dont parlait le concile Vatican II, André Beauchamp ne cache pas son affiliation au christianisme. Il fait de nombreuses références à la Bible et à la tradition judéo-chrétienne, sans pour autant l'imposer. Tout en s'adressant à tous, il lance un appel particulier aux chrétiens et aux chrétiennes à être aux avant-postes de la conversion qu'il prône.

Chaque ouvrage de ce triptyque a sa coloration propre. Le premier est une invitation à prier et à s'émerveiller de-

vant la beauté du monde qui nous est confié. Il demande peu de commentaires. Il suffit de le lire et de le méditer.

À travers de courts chapitres, le deuxième part d'exemples très concrets, incite à agir, à changer nos modes de vie, nos manières de consommer, notre rapport au temps, au crédit, à l'auto, au cellulaire, etc., pour retrouver la joie de vivre sans se laisser engluier dans les choses.

Le troisième livre offre des pistes de réflexion plus poussées pour changer la société sur le long terme, car la conversion ne s'opérera pas en quelques années seulement. Cette approche est davantage philosophique et demande une lecture plus attentive. Pour aider à prendre du recul par rapport à la situation actuelle et pour comprendre pourquoi nous en sommes arrivés là, André Beauchamp choisit d'y expliciter quelques concepts: «le développement durable», «la loi naturelle», «la violence sacrificielle». Il montre que le processus de développement durable ne peut advenir sans la poursuite de l'équité et de la justice, sans allier le développement économique au développement humain. Cela suppose de cesser de percevoir la nature comme une banque de ressources pour reconnaître que nous sommes dans une relation d'alliance avec la Terre, dont nous faisons partie. À l'avenir, c'est probablement la décroissance durable qui sera une nouvelle approche dans un univers sans cesse en mouvement. La critique de la notion de «loi naturelle» est par ailleurs très éclairante. Après l'avoir resituée dans l'histoire, il en dévoile les limites lorsqu'il s'agit de construire une éthique de l'environnement qui soit un retour à la nature sans revenir à une morale de la nature, et sans faire fi des Lumières. Allons-nous vers une nouvelle violence sacrificielle qui nous libèrera de notre culpabilité envers la Terre-mère?

Voilà trois ouvrages qui nous encouragent à prendre part dans les changements à opérer, sans pessimisme ou naïveté, mais en assumant notre responsabilité de citoyen de la planète de manière plus éclairée.

ANNE-MARIE AITKEN

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE 2.0

Julien Azam
**FACEBOOK.
 ANATOMIE D'UNE CHIMÈRE**
 Paris, CMDE, 2013, 96 p.

Ce livre constitue une version remaniée et augmentée d'un article publié par Julien Azam dans *Rodez la rouge*, une revue française anarchiste fondée en 2007. L'auteur présente une analyse critique des nouvelles pratiques issues de l'utilisation massive des réseaux sociaux virtuels et tente de «disqualifier» leurs discours de légitimation. Facebook est présenté ici comme un «phénomène idéal-typique» replacé dans l'économie générale du



capitalisme tardif et de la société-spectacle contemporaine où il contribue à former un nouvel individu social participant activement à son propre assujettissement.

Un constat domine cet essai: Facebook s'emploie de manière stratégique à devenir indispensable pour régenter la vie de ses membres. L'auteur défend la thèse selon laquelle les promesses de liberté et la possibilité de multiplier les



rencontres intersubjectives sont en fait des illusions. Le réseau se rend attractif par sa prétention à offrir un espace gratuit de vie sociale réelle, intéressante et excitante tandis qu'il s'emploie en réalité à créer de nouvelles formes de servitude volontaire, à accentuer le sentiment de solitude et à s'édifier comme une nouvelle idole sur les ruines d'une sociabilité en crise.

L'auteur expose d'abord des faits toujours utiles à rappeler: à la fin de l'année 2012, Facebook possède plus d'un milliard de membres; 70% ne sont pas américains; plus de 70 langues sont représentées; plus de 250 millions de photos sont publiées chaque jour; un utilisateur moyen a 245 amis, passe 20 minutes sur Facebook quotidiennement et écrit 25 commentaires par mois. Les grandes lignes de l'arnaque sont ensuite exposées: toutes les données publiées sur le site appartiennent à Facebook, la création ainsi que la prise de possession d'un compte repose sur la signature préalable d'un contrat (d'une charte) qui oblige l'utilisateur à rendre disponible aux annonceurs des données confidentielles. Azam revient sur ces points tout au long de l'analyse pour montrer que Facebook est un outil de contrôle social et que la victoire de la stratégie marketing du site se mesure au degré de servitude de ses membres, qui sont prêts à accepter cette dépossession de soi pour goûter au bonheur d'exister dans ce qui est pourtant un ersatz de vie communautaire.

Pourquoi ce phénomène n'apparaît-il pas insupportable et scandaleux? Pour l'auteur, c'est qu'il s'agit d'un instrument à travestir le vrai, une chimère, une créature hybride et malfaisante carburant aux fantasmes irréels. Facebook participerait en effet à la propagation d'un besoin anormal de représentation de soi. Il serait ainsi un lieu hostile à la rencontre véritable qui rend l'utilisateur étranger à soi-même et aux autres, et qui alimente non pas

un sentiment de fraternité ou des habitudes de partage en communauté, mais plutôt le narcissisme et le fétichisme perpétuel de la marchandise produite par des maîtres qui en tirent un intérêt évident. Les oligarques ont trouvé leur instrument policier inespéré dont le mécanisme d'espionnage se remonte lui-même. Le renversement est complet: c'est l'idée d'une vie sans contrôle ni domination qui devient impossible et impensable.

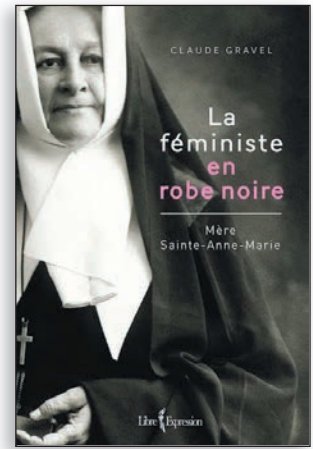
L'ouvrage est généralement bien fait et ouvre des pistes d'analyse pertinentes. Cependant, la démonstration souffre parfois d'un manque d'espace pour se décliner avec rigueur et exhaustivité. La fin accumule les raccourcis et il n'est pas suffisant de citer Marx et Debord pour rendre les conclusions évidentes. La lecture de cet essai incite toutefois à approfondir davantage cette thèse selon laquelle Facebook instille systématiquement des formes de pathologies sociales au point où on dit qu'il est le lieu d'une autoréification systématique. L'essai d'Azam ajoute donc une pierre dans l'édifice de la critique des sites-réseaux comme Facebook et des nouvelles pratiques terrifiantes de domination sociale 2.0.

MATHIEU GAUTHIER

L'HISTOIRE D'UNE PIONNIÈRE

Claude Gravel
LA FÉMINISTE EN ROBE NOIRE.
MÈRE SAINTE-ANNE-MARIE
Montréal, Libre Expression,
2013, 224 p.

Qui aurait cru que c'est un homme, un journaliste bien connu de surcroît, qui sortirait de l'ombre l'histoire de mère Sainte-Anne-Marie, cette religieuse de la congrégation de Notre-Dame qui a ouvert les portes des études supérieures aux filles québécoises, au début du XX^e siècle? Comme projet de retraite, l'auteur a exploré archives et œuvres historiques, interviewé des témoins et visité les lieux



où a vécu cette femme pour mieux s'imprégner de l'énergie de cette bâtisseuse, vénérée de son temps mais oubliée par la suite.

Le premier chapitre nous fait découvrir l'enfance heureuse de Marie-Aveline Bengle, de son vrai nom, née à Saint-Paul d'Abbotsford en 1861 dans une famille tissée serrée. Un milieu tout indiqué pour développer sa foi et pratiquer les valeurs chrétiennes, avant de s'engager dans le beau métier de maîtresse d'école qu'elle apprendra au pensionnat du mont Notre-Dame à Sherbrooke.

Le lecteur suit ensuite le parcours de cette femme qui entre à la congrégation de Notre-Dame en 1880, y deviendra enseignante et maîtresse générale des études pour l'ensemble de la congrégation. À ce titre, elle sera consultée et respectée par plusieurs politiciens. L'auteur affirme qu'elle «était devenue l'une des femmes les plus influentes du Québec». En 1928, elle fut la première femme à être nommée membre de la commission pédagogique de la Commission des écoles catholiques de Montréal. Elle impressionna par sa compétence, son assurance et sa détermination. Elle a pu ainsi influencer l'enseignement primaire et secondaire dispensé à Montréal, mais aussi dans toute la province, grâce aux entrées que son poste lui créait au gouvernement du Québec et au département de l'Instruction publique.

Ses réalisations les plus importantes demeurent la fondation du premier collège classique féminin –l'École d'enseignement supérieur–, en 1908, et de l'Institut pédagogique, en 1926. L'introduction de l'ouvrage, où l'auteur rappelle le contexte social de l'époque, permet de bien compren-



dre l'importance de ces institutions. La majorité des jeunes complétaient alors à peine le cours primaire, à l'exception des garçons des classes aisées, qui allaient au collège classique et à l'université, privilège refusé cependant aux filles pour qui les études supérieures demeuraient impossibles. Les filles étaient destinées à être d'abord des mères de famille; mère Sainte-Anne-Marie prenait acte de cette mentalité sans l'accepter. Sans tambours ni trompettes, elle multipliait les démarches politiques et cherchait des appuis à sa cause, autant chez les féministes qui militaient pour le droit de vote des femmes que chez les politiciens et les membres du clergé. Elle ira même jusqu'à Rome pour obtenir l'assentiment du pape!

L'École d'enseignement supérieur visait à instruire une élite féminine. Elle ne le niait pas. Il lui fallait poursuivre dans la voie que Marguerite Bourgeoys avait tracée en fondant sa congrégation: favoriser les enseignantes des villes et des campagnes, celles qui éveillaient la jeunesse au savoir, celles qu'on nommait «les maîtresses d'école». Sans ne crier trop fort, elle considérait que les religieuses et les laïques enseignantes se devaient d'acquérir une formation reconnue par une institution publique. Toutefois, son projet d'ouvrir une école supérieure de pédagogie fut d'abord refusé par le gouvernement, parce que jugé trop avant-gardiste. Mais rien ne l'empêchait de rassembler les enseignantes le samedi à la maison-mère de la congrégation de Notre-Dame. Dès 1917, 200 à 300 religieuses – et plusieurs laïques qui s'étaient glissées parmi elles – bénéficiaient de l'enseignement des plus grands professeurs qu'avait recrutés mère Sainte-Anne-Marie, tous diplômés d'universités européennes ou québécoises. Après avoir franchi bien des obstacles, l'Institut pédagogique verra le jour en 1926 à Westmount, dans un bâtiment accueillant aussi le collège Marguerite-Bourgeoys.

La lecture du livre de Claude Gravel déboulonne des préjugés, remet les

pendules à l'heure et permet de prendre la mesure de l'évolution du Québec – en matière d'éducation particulièrement – tout en rappelant l'apport fondamental d'une femme hors du commun.

CÉLINE DUBÉ

AUX RACINES DE L'ÉCONOMIQUE

David Graeber
DETTE. 5000 ANS D'HISTOIRE
Paris, Les Liens qui libèrent,
2013, 624 p.

Pour l'anthropologue David Graeber, comprendre ce qu'est ou n'est pas une dette implique de s'attarder non seulement aux formes diverses du phénomène économique (au sens large), mais également à ses liens avec la moralité, les systèmes de croyances et les représentations cosmologiques tels que déployés de manière très variable par les sociétés humaines. Autant dire que c'est là un projet intellectuel ambitieux nécessitant de fortes assises empiriques, couvrant en fait plus de 5000 ans d'histoire mondiale.

Cet ouvrage est divisé en deux principales sections. La première s'attarde à démonter les présupposés théoriques chers aux économistes classiques et à réhabiliter, grâce à moult données anthropologiques, certains grands oubliés de leurs discours: les esclaves, les femmes et les populations colonisées, pour ne nommer que ceux-là. Dans la seconde partie, davantage basée sur des faits historiques, Graeber fait la démonstration que l'évolution de la propriété privée, depuis l'Antiquité jusqu'à aujourd'hui, est inextricable d'un système complexe façonné par les grandes religions, la monnaie, le marché, l'État et l'esclavage. Graeber nous invite donc à considérer un temps long, ancré dans la continuité.

Faisant remonter à la surface de la conscience historique des faits empiriques souvent négligés, l'auteur rap-

pelle d'abord un constat important: le crédit et la dette existent depuis bien plus longtemps que la monnaie. Graeber nomme «mythe du troc» cette idée fautive selon laquelle la vie économique des sociétés dites «primitives» ou pré-modernes était basée essentiellement sur l'échange d'objets réputés équivalents. Pas que le troc n'existait pas, au contraire, mais une attention fine à l'ethnographie permet de réaliser que lorsqu'il prend place, c'est entre ennemis ou étrangers, et ce, aux côtés de réseaux d'échange basés sur le don ou d'autres formes complexes d'attribution de valeur: le troc est un épiphénomène.



Une des principales contributions de David Graeber est d'expliquer le processus par lequel l'économie marchande s'est imposée sur d'autres formes d'économies par la violence, le marché et l'État. Plus précisément, il montre comment la monnaie, outil par excellence de l'échange, tire ses origines de la guerre. D'abord parce qu'elle sera un moyen pour payer les soldats, puis parce qu'elle deviendra une solution employée de tout temps par les États pour éponger des dettes contractées pour lever des armées. La rigueur anthropologique exige donc que la place de la monnaie dans les échanges économiques soit replacée dans son contexte, peu importe l'époque, contrairement à la tendance qu'ont les économistes formalistes à en exagérer la portée et à en présupposer le caractère «naturel». Graeber montre ainsi à quel point la théorie



économique classique, telle que fondée par les travaux d'Adam Smith ou de David Ricardo, offre un discours profondément utopiste: dans l'Angleterre du XVII^e siècle, très peu de monnaie circulait réellement et les échanges se réalisaient presque toujours sous forme de crédit. L'introduction de la monnaie à grande échelle arrive au même moment où l'État fait un usage systématique de dispositifs judiciaires et punitifs pour régler les problèmes de dettes dans la population.

Anarchiste de longue date, Graeber fait dans ce livre une contribution fondamentale aux études économiques, les invitant à ne jamais oublier comment la violence est à la base de l'asservissement, qu'il soit salarial ou esclavagiste. Grand érudit et vulgarisateur hors pair, l'auteur arrive à articuler avec clarté une quantité impressionnante de données historiques et anthropologiques. Pour lui, faire l'histoire de la dette, c'est «inévitavelmente reconstruire aussi la façon dont la langue du marché a envahi toutes les dimensions de la vie hu-

maine – jusqu'à fournir une terminologie aux voix morales et religieuses apparemment dressées contre lui» (p. 109). Le mythe du troc et les systèmes moraux qui fondent la «science économique» libérale et capitaliste en sortent fortement ébranlés, car l'auteur porte une langue nouvelle, à la fois rigoureuse, limpide et capable de «projections libérantes», pour parler comme Paul-Émile Borduas.

JULIEN SIMARD

PROCHAIN NUMÉRO

Le numéro de mai-juin de la revue *Relations* sera disponible en kiosques et en librairies le 16 mai. Pensez à le réserver. Il comprendra notamment un dossier sur :

la gauche au Québec et au Canada

À l'approche du Forum social des peuples qui se tiendra en août prochain à Ottawa/Gatineau, ce dossier posera un regard sur les forces sociales du Québec, du Canada et des nations autochtones qui y convergeront. Quels objectifs poursuit cette gauche plurielle à travers l'organisation de ce forum? Est-ce que la nécessité de s'unir face à un gouvernement Harper qui multiplie les attaques contre elle conduit à de nouvelles expériences de lutte positives, notamment en lien avec la mobilisation des peuples autochtones et du mouvement *Idle no more*? Les écueils liés au manque d'une culture commune, au caractère colonial de l'État canadien et à la question nationale québécoise peuvent-ils être surmontés?



Lino, *Der Mauer*, 2006, acrylique et collage sur papier

À lire aussi dans ce numéro :

- un débat sur la francophobie;
- une analyse sur la Thaïlande;
- un bilan de la première année du pape François;
- le Carnet de Naïm Kattan;
- la chronique littéraire de Marie-Célie Agnant;
- les œuvres de notre artiste invité, Lino.

Recevez notre infolettre par courriel, peu avant chaque parution. Inscrivez-vous à notre liste d'envoi sur la page d'accueil de notre site Internet : <www.revuerelations.qc.ca>.

